

# Lacan Quotidien



n° 735 – Lundi 10 juillet 2017 – 18 h 05 [GMT + 2] – [lacanquotidien.fr](http://lacanquotidien.fr)



## Aux frontières

### EN AVANT

**Le lien social : une responsabilité collective**, par Daniel Roy

**Lectures : Birnbaum, Foucault, Neumann, Laignel-Lavastine**, par Bernard-Henri Levy

**Les masques des bombardements en Syrie**, par Luc Garcia

### POUR LAMPEDUSA

**Migrants : une ségrégation moderne**, par Cinzia Crosali

**Rolling Stone pour Lampedusa**, par Jean-Charles Troadec

### CRISIS IN VENEZUELA

**Jornada Extraordinaria: El psicoanálisis y la libertad de la palabra** NEL Caracas



## **Le lien social : une responsabilité collective**

**par Daniel Roy**

« L'origine de mon enseignement, c'est bien simple, elle est là depuis toujours, puisque le temps est né avec ce dont il s'agit. En effet, mon enseignement, c'est tout simplement le langage, absolument rien d'autre » (1). À prendre au sérieux cet énoncé produit par Lacan lors d'une conférence à Lyon en 1967, nous en déduisons que l'origine du lien social est cette prise dans le langage : on ne s'extrait pas du langage, *là depuis toujours*.

### *Une logique faible*

Cet « appareil langagier » est « sur le cerveau comme une araignée (2) » ; il a prise sur chacun des êtres parlants et produit des effets sur la logique à l'œuvre. La psychanalyse relève de ce que Lacan appelle « une logique souple, une logique faible », contrairement à la logique forte de la science physique qui, à partir de lettres et de chiffres produit « des machines qui marchent, qui volent, qui se déplacent dans le monde » et aussi « nos fameux petits ordinateurs de diverses espèces (3) », qui peuplent désormais notre environnement et appareillent nos corps.

Le combat qui traverse le social post-moderne est celui qui voit la logique forte de la science non seulement étendre son influence mais aussi tenter de faire rendre gorge à la logique faible du langage. La place historique de la psychanalyse est de défendre expressément le langage en tant que logique qui a prise sur le vivant, logique du désir qui se démontre dans l'expérience d'une cure analytique.

En effet, cet appareil langagier ne peut apparaître dans sa logique que s'il peut « se constituer au niveau du tableau A » (4), là où la parole prend sa valeur. Cet Autre « dont il arrive qu'il « soit représenté par un vivant réel » est la seule voie par laquelle le sujet peut être introduit à la logique de son désir, « celle qui n'est pas à l'indicatif ». Voilà l'enseignement de la psychanalyse concernant la logique faible à l'œuvre dans le langage : pas d'autre accès au désir que le passage par le lieu de l'Autre, celui où situer une demande.

C'est là le cœur d'une cure analytique, mais c'est aussi le cœur du chaudron social qui nous apparaît désormais fragile ; en effet nous ne pouvons plus nous bercer de l'illusion que tout le monde disposerait encore du même tableau pour écrire.

Une première menace plane donc, celle des logiques fortes ou pseudo-fortes – la science dure et l'océan des fausses sciences – qui veulent se substituer au langage pour faire lien social.

Une autre menace tient à la possibilité toujours ouverte de cette manœuvre sur l'Autre qu'est « l'opération religieuse » : feindre que Dieu « demande quelque chose, par exemple des victimes (5) » pour preuve de son existence. Cette remarque de Lacan éclaire les processus de victimisation où apparaît au premier plan la demande de réparation. Il est difficile d'en saisir la logique si on oublie le premier temps qu'elle suppose et qui surgit dans l'après-coup, à savoir la présence d'un dieu obscur dont l'existence se nourrit des victimes qui se comptabilisent dans le grand livre de compte de la matière jouissante – le Jugement dernier.

### *La fonction du désir de l'Autre*

Selon Lacan, la fin de son enseignement, son but : « ce serait de faire des psychanalystes à la hauteur de cette fonction qui s'appelle le sujet » (6). Ce n'est pas une évidence parce que la fonction sujet est double : elle s'inscrit sur le tableau de l'Autre à la fois en tant que lieu de la vérité, et aussi en tant que lieu du désir. Or, pour cela, il ne suffit pas d'un psychanalyste qui assiste aux opérations, il y faut un qui « est dans le coup ». Cette présence, nécessaire et pourtant contingente, du désir de l'Autre fait dire à Lacan que « nous n'avons aucune raison de le limiter [ce désir] uniquement au champ de la pratique psychanalytique [...] la fonction du désir de l'Autre est essentielle à considérer, spécialement de notre temps, quant à l'organisation des sociétés » (7).

Lacan distingue deux modes de rapport du désir de l'Autre et de la vérité dans le social, toujours opératoires si nous en croyons l'actualité :

1. d'une part, là où le désir de l'Autre se fonde sur une justice distributive, « il est de règle de tenir mordicus pendant un temps considérable un nombre toujours plus étendu de purs et simples mensonges (8) » ; les réseaux sociaux du monde selon Poutine, digne héritier du communisme d'État, en sont l'illustration exemplaire ;
2. d'autre part, « là où le désir de l'Autre est fondé sur la liberté, c'est-à-dire l'injustice, [...] là où on peut tout dire, même la vérité, le résultat, c'est que, quoiqu'on dise, ça n'a en aucun cas aucune espèce de conséquence (9) » ; le monde selon Trump révèle ici sa structure de base.

Il conclut : « je voulais terminer là-dessus, pour vous dire qu'il viendra peut-être un temps où l'on s'apercevra qu'être psychanalyste peut être une place dans la société (10) ». Le temps est donc venu de suivre ses indications, soit d'œuvrer à tenir le désir de l'Autre à distance de la justice distributive (le populisme moderne ?) et à distance du discours de la liberté (le libéralisme moderne ?). Avec l'année zéro du Champ freudien, Jacques-Alain Miller met désormais ce programme à notre portée.

### *Le lien social : une responsabilité collective*

Freud diagnostique un « malaise dans la civilisation » relatif à un Autre qui demande à l'homme un renoncement de jouissance pour s'inscrire dans le lien social. Ce renoncement laisse un reste qui, de n'être pas reconnu à sa place, vient renforcer l'exigence de renoncement : c'est là le paradoxe du surmoi dans lequel commandement de jouissance et interdiction viennent se conjindre. C'est en son fond un social très religieux ; son présupposé, à nul moment contesté, est la dimension d'un Autre qui demande ; même si

cette demande apparaît insensée, capricieuse, tyrannique, elle reste homogène avec l'idée d'un ordre qui domine les existences. L'œuvre de Kafka -*Le château*, *Le procès*, *La colonie pénitentiaire*-apparaît comme le témoignage le plus abouti du moment où cet ordre va s'effondrer mais où il continue à fixer les coordonnées des existences quelconques.

À suivre Lacan en 1967, qu'avons-nous appris concernant le lien social aujourd'hui ? Nous avons appris que tout autre est le social déductible des points vifs de son expérience de psychanalyste.

D'abord, ce social n'inclut pas comme préalable la dimension de la demande de l'Autre, et même la refuse : chaque personne a d'abord des droits parce qu'il n'y a pas de place préalable, c'est la bousculade, chacun doit se faire sa place. Toute demande insistante est alors potentiellement un « harcèlement », car la personne est fondamentalement autonome. Laisser supposer qu'elle pourrait dépendre de la demande est déjà en soi une agression.

Et c'est un social surtout où le seul lien est le langage, un lien donc extrêmement ténu, à la merci de la rencontre. Le langage n'est pas cet habitat heideggérien où l'homme réside, il dépend de son enregistrement au tableau de l'Autre. C'est pourquoi prolifèrent les dispositifs où l'individu cherche à faire enregistrer la validité de sa parole, les processus d'évaluation et les questionnaires, où l'individu s'assure d'être valable parce qu'évaluable, au prix de l'abandon de sa singularité.

C'est un social enfin qui repose sur la responsabilité collective, politique, dont dépend désormais le désir de l'Autre.

1 : Lacan J, « Place, origine et fin de mon enseignement », *Mon enseignement*, Paradoxes de Lacan, Paris, Seuil, 2005, p. 37.

Toutes les citations qui suivent sont extraites de ce texte prononcé en octobre 1967 à l'hôpital du Vinatier, à Lyon, à l'invitation du philosophe Henri Maldiney.

2 : *Ibid.*, p. 46.

3 : *Ibid.*, p. 43.

4 : *Ibid.*, p. 52.

5 : *Ibid.*, p. 53.

6 : *Ibid.*, p. 58.

7 : *Ibid.*, p. 64.

8 : *Ibid.*, p. 65.

9 : *Ibid.*, p. 65.

10 : *Ibid.*, p. 66.

---



## **Lectures : Birnbaum, Foucault, Neumann, Laignel-Lavastine** **par Bernard-Henri Levy**

*Les dessous de la campagne, la généalogie de l'islamo-gauchisme et un appel à la mobilisation générale contre l'islamisme radical.*

À la vingtaine d'« universitaires » venus en défense de Houria Bouteldja, porte-parole des Indigènes de la République, qu'aurait « calomniée » Jean Birnbaum dans un article récent du *Monde des idées*, je recommanderais bien une lecture, une seule : *Il faut défendre la société*, cours donnés par Michel Foucault, de janvier à mars 1976, au Collège de France. L'auteur de *Surveiller et punir* y racontait l'apparition, au XVII<sup>e</sup> siècle, de l'idée d'une « guerre des races » censée opposer, en France, les « Gaulois autochtones » aux « envahisseurs germains » ; la formalisation de cette idée, deux siècles plus tard, au XIX<sup>e</sup>, par des « universitaires » qui, à l'époque, s'appelaient François Guizot ou Augustin Thierry ; la façon qu'a eue cette vision raciale de l'Histoire de recouvrir, peu à peu, l'idée tellement plus forte qu'avait inventée Machiavel et qui faisait s'opposer, dans l'Universel, la double force des dominés et des dominants ; la désastreuse influence du paradigme jusque dans l'analyse, par Marx, d'une lutte des classes largement pensée, du coup, sur ce modèle biopolitique avant la lettre ; et l'héroïsme spéculatif des quelques-uns qui, de Sieyès et Saint-Just au meilleur du gauchisme de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, ont tenté de réagir en arrachant leur amour du peuple insurgé à ce lourd et funeste héritage. Tout est là. Tout est dit. Et il suffit de lire (Foucault donc) pour prendre la mesure de la tentation identitaire, raciale et, au fond, darwinienne qui n'a jamais cessé, depuis, de hanter la gauche française – et pour retracer la longue et, hélas, très puissante généalogie de cette façon d'assigner les opprimés à leur origine, de les enfermer dans leur couleur de peau et leur ethnie, de renverser et singer, en un mot, le racisme de l'extrême droite : l'islamo-gauchisme.

S'il y a bien un responsable qui l'a compris et dont le parcours semble s'expliquer par la conscience anxieuse de ce piège armé de longue date et sur le point de se refermer à nouveau, c'est assurément Manuel Valls. C'est l'un des enseignements du livre riche, précis et bourré d'informations que vient de consacrer le journaliste Laurent Neumann à la dernière présidentielle (*Les dessous de la campagne*, Calmann-Lévy). On y découvre un François

Bayrou toujours entre deux calculs. Un Jean-Luc Mélenchon oscillant entre fausses colères et vraies petites. Marine Le Pen paradant, à Moscou, au côté d'un député russe antisémite. Et Emmanuel Macron s'émerveillant, sans encore y croire, de son fabuleux destin. Et les incertitudes de François Hollande. Et la malédiction de François Fillon. Mais le personnage passionnant du livre, c'est, à mes yeux du moins, l'ancien Premier ministre socialiste. On le voit défendre la « République ». Plaider pour la « laïcité ». On l'observe, encerclé par ses ennemis et encombré de ses amis, qui affronte les frondeurs, s'oppose au burkini, dénonce l'antiféminisme et l'homophobie des Indigènes déjà nommés et rêve d'un monde où les juifs n'auraient « plus peur » et les musulmans « plus honte ». Mais on sent bien comme, au principe de tout, il y a cette identification précoce de la tentation raciale en train de gagner une fraction de la gauche ; on devine sa résolution à ne rien céder, rien, à un islamogauchisme irrécyclable, on devrait le savoir depuis Foucault, avec les héritiers du tiers-état façon Sieyès ; et on se prend à se demander s'il n'y aurait pas, dans cette rigueur, cette raideur et cette posture de Commandeur faisant honte aux demi-habiles qui croient pouvoir ruser avec le pire ou s'accommoder de lui, la source cachée de la disgrâce qui paraît aujourd'hui le frapper.

Et puis, autre lecture de la semaine : le court mais puissant *Pour quoi serions-nous encore prêts à mourir*, d'Alexandra Laignel-Lavastine, au Cerf. L'auteure va un peu loin dans la nostalgie (Baudelaire, vraiment ? ou Ernest Psichari ?) d'un monde où le « soldat » accompagnerait le « prêtre » et le « poète » sur les chemins de la reconstruction du monde. Mais elle fait bien d'appeler à la mobilisation générale contre l'islamisme radical et ses crimes théologico-politiques. Elle a raison de rappeler qu'on ne vaincra pas le djihadisme en se contentant d'une jubilation extatique à « occuper les terrasses des cafés » et renforcer le « vivre-ensemble ». Et j'aime qu'elle place son exhortation à la résistance sous l'invocation : 1. de Musil moquant les somnambules des Nuits debout de son temps et leur propension à réduire la question du sens à une affaire de « poids et mesures » ; 2. de Vladimir Jankélévitch tonnante, dans *L'imprescriptible*, qu'une vie réduite au seul souci de sa propre survie est une « vie de fourmi ou de ruminant » ; et 3. de Jan Patočka, le philosophe husserlien assassiné, il y a très exactement quarante ans, par la police politique tchécoslovaque et trouvant, juste avant de rendre l'âme, la force d'attester qu'une vie n'est vraiment vécue que lorsqu'elle puise ses raisons d'agir, non dans la peur et l'intérêt, mais dans le sentiment qu'il existe des valeurs plus grandes qu'elle. Mossoul va tomber. Le califat n'est plus que l'ombre de ce qu'il voulait être. Mais la leçon du livre, c'est que les démocrates ne l'emporteront que si, par-delà l'inéluctable victoire militaire sur une armée de mauvais combattants et de pleutres, une fois entendue la cause de l'indispensable disqualification morale de l'« excusisme » et du « padamalgamisme », bref, après qu'aura été pulvérisée la confusion intellectuelle du « musulman discriminé » d'aujourd'hui avec le « prolétaire insoumis » d'autrefois, nous livrons et gagnons l'ultime bataille : celle qui, spirituelle, nous fera renouer avec notre part d'honneur, notre passe vers la grandeur et nos raisons de savoir, de faire et d'espérer.

*Éditorial paru dans La Règle du jeu du 3 juillet 2017, publié ici avec l'aimable autorisation de l'auteur.*  
<http://laregledujeu.org/2017/07/03/31937/bhl-lectures-birnbaum-foucault-neumann-laignel-lavastine/>





## **Les masques des bombardements en Syrie**

**par Luc Garcia**

Combien de guerres existe-t-il en Syrie ? À son propos, on parle souvent de *la* guerre. Avec article défini singulier féminin, le signifiant condense sur lui une approximation. *La* guerre, de toujours, désigne en réalité plusieurs guerres. En Syrie, le monte-charge des atrocités, fussent-elles activement commises ou passivement observées, franchit plusieurs étages suivant les différents plans géographiques, qui logent des conflits différents du ras du sol à la stratosphère.

La fonction des bombardements est de laisser ce conflit pourrir, devant l'inexistence d'un engagement au sol significatif, avec troupes et corps de troupes. Voilà qui arrange globalement tout le monde autour de la terre, jusque même dans la pharaonique ONU, organisation de nations qui sont dites unies comme par erreur, par une fracture dans le langage qui ne les attache pas entre elles sinon par magie. Les Nations Unies s'adressent à des nations qui ne le sont pas, et il subsiste un reste. La Syrie est de l'ordre de ce reste. Comme s'il fallait qu'en certains endroits, nous soyons très nombreux pour dépeupler dans nos têtes les horreurs qui se font ailleurs. Dès lors, ici est toujours ailleurs et les bombardements se substituent à toute définition et à toute stratégie.

Mais même dans le ciel, la stratégie s'affaisse. La Syrie est le lieu d'expérimentations de technologies ultra-sophistiquées, ultra-puissantes et ultra-méconnues, pour un résultat abstrait qui se résume à son constat : les populations sont écrasées. La politique du bombardement vient faire écran, comme une page blanche ou comme une encre qui n'écrit rien – une telle encre existerait-elle, par contradiction logique, que l'on aurait l'idée du réel en jeu. La mémoire des meurtres disparaît au profit de la mémoire des données. La Syrie est le nouveau siège de cette guerre-là.

## *La chasse perdue*

Les premiers bombardements aériens ont connu une efficacité redoutable lorsqu'il s'agissait de frapper des troupes au sol qui combattaient entre-elles. Les bombardements aériens plaisent toujours aux belligérants lorsqu'une force adverse n'en dispose pas ou n'est pas en mesure de la déployer. Ce fut le cas lors du galop d'essai des avions de guerre, au cours de la première guerre balkanique des années 1912-1913 (1).

C'est un fait : il n'existe à l'heure présente aucun combat aérien entre entités, pays, détenteurs d'une autorité. Depuis les batailles aériennes de la guerre Iran-Irak, qui a vu par un savant mélange de paradoxes croisés s'opposer des avions russes en Irak et des avions américains en Iran, seuls quelques pays (les États-Unis, la France, le Royaume-Uni et la Russie) sont en mesure de mener une chasse et personne n'est en position de se mesurer à eux. Pourtant, les avions atteignent un degré technologique sans cesse augmenté, depuis que plus personne ne s'en sert en formation de combat, sinon pour des exercices qui occupent le plus souvent la galerie entre connaisseurs (2). Exercices inaccessibles par exemple aux forces du nommé État Islamique, pas plus qu'ils ne le sont d'ailleurs aux forces gouvernementales syriennes. En clair, sont développées des armes qui ne servent pas le versant purement militaire des conflits, au sens de la poudre explosive. Les bombardements qui subsistent servent de faire-valoir.

Or, dès lors que l'on donne à une armée un pouvoir de destruction significatif comme des avions de combat en donnent la possibilité, le corps-à-corps s'en trouve renforcé sur des secteurs qui ne sont pas bombardés par des avions. Le bombardement massif déplace les conflits, il ne les résorbe pas.

S'il l'on raconte dans les livres d'histoire que l'arme atomique mit définitivement fin à la Seconde Guerre mondiale, elle ouvrirait en réalité l'aire de guerres nommément fratricides. Dans les Balkans ou en Amérique du sud, en Afrique ou au Moyen Orient, les conflits se sont déplacés dans des rues – pour de bonnes ou de mauvaises causes, là n'est pas la question. La question stratégique en revanche est devenue : armer les populations locales comme on accorde une faveur à des enfants afin que le meilleur gagne dans une forêt de *snipers*.

## *Jouer en réseau*

En Syrie, l'étage aérien est probablement le seul de ce type actuellement, puisqu'il réunit plusieurs pays membres de l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord (OTAN), et d'autres qui n'en font pas partie, à savoir la Russie.

Plusieurs évènements avaient suscité la création de l'OTAN : la guerre de Corée, en 1950 ; évidemment la guerre froide ; le départ progressif du sol européen des troupes américaines – dont les effectifs au milieu des années 1960 étaient encore intimidants (30 000 hommes stationnés en France en 1965) – qui ne devait pas sonner comme un désengagement des États-Unis face à l'URSS. Charge à l'OTAN d'incarner la mise en œuvre dudit *parapluie nucléaire américain* – qui laisse entendre que l'histoire s'écrirait désormais avec convivialité devant des boissons fraîches sur des transats abrités des nuages.

L'idée du *parapluie* évoque qu'il s'agirait désormais de livrer des méta-guerres entre entités dont l'armement ferraille ailleurs ; en réalité, on ne saurait plus très bien dire où, ni non plus avec qui, et moins encore pourquoi. En somme, il y a là une possibilité de dire qu'il



existe une guerre, alors qu'elle n'a pas débuté ; il suffit d'user du signifiant *guerre* dont la fonction discursive vise la polarisation attendue, voire souhaitée par le plus fort, mais surtout passivement. La « drôle de guerre » entre 1939 et 1940 qui ne vit pas la moindre cartouche décochée de part et d'autre du Rhin trouve son écho dans le siège généralisé de Stalingrad. L'attente passive de Pétain ou le pilonnage chirurgical d'obus ultra-puissants remplis de résolutions onusiennes bancales relèvent de la même logique en Syrie.

Tant que personne n'y mettra les pieds, il n'existe rien de plus agressif qu'une guerre commentée par ceux qui ne la mènent pas. En retour de quoi, nous sommes dans le décor sans même savoir s'il s'agit d'une fatalité ou d'un regret. Le désert syrien est vide de cris hurlants et disperse les corps qui viennent cogner aux portes des mêmes, comme Pietro Bartolo, directeur du centre médical de Lampedusa et coordinateur des interventions sanitaires pour les migrants, en est le témoin quotidien et le rapportait à PIPOL 8 (3).



### *La mémoire inversée*

Le concept de *dissuasion* quant à lui est pratique et participe d'un effacement. Il raconte que ceux qui volent sans se brûler les ailes en larguant leurs missiles dits de croisière (4), peuvent rester l'arme au pied et que tous les guerriers le sont par technologie interposée. Celle-ci efface leur implication, un peu comme le protocole de la condamnation à mort par lequel on ne sait plus qui fait quoi, bien qu'il y en ait toujours un qui finit par porter le coup décisif, dont on attend qu'il ne le sache pas. De ce fait, on ne sait que ça : rien n'est plus barbare que l'avenir dans la dissolution du présent.

Reste à l'OTAN, pour faire consister le mythe de la dissuasion, de mathématiser la guerre comme un processus. Lacan pointe la singularité de la mathématisation : « C'est un discours qui, par structure n'oublie rien » (5). Au « Plus jamais ça » vient se substituer la négation même de ce qui ne devrait pas se répéter, au profit d'une collecte continue de données qui laisse ouvert le champ des atrocités commises dans les arrières boutiques. Bombarder comme seule intervention militaire réelle revient à délivrer un permis de jouer au sol.

Ainsi, l'OTAN a créé un système visant à ce que tout le monde partage les données d'un champ de bataille rapidement, en synchronisation parfaite, avec l'idée sous-jacente que la guerre du futur serait celle des *datas*. À l'OTAN, cet instrument de collectes de données et d'aide à la décision s'appelle la Liaison 16 : dans une unité de temps et d'espace, tout ce qu'il faut savoir s'affiche sur un écran. Chaque pays membre de l'OTAN est invité fermement à s'abonner au service, afin d'accéder à l'outil, mais aussi de contribuer à en actualiser les données. Toutefois, le fleuron américain en matière de bombardement et de chasse aérienne, le F22, est incapable pour sa part de se brancher sur la Liaison 16. Caprice de la technologie ? Clairement, personne au Pentagone ne souhaite que quiconque soit en mesure de partager quoi que ce soit avec l'avion le plus puissant du monde (6). L'essentiel est donc, non pas d'épater la galerie, mais de l'occuper : *Twitter* ou Liaison 16, quelle différence ?

Une fois que les réseaux sociaux ont fait leur preuve, vient maintenant l'aire de leur neutralisation. Jacques-Alain Miller le faisait remarquer à la suite du mouvement dit du *Printemps arabe* : « Rien ne dit que les réseaux sociaux joueront dans l'avenir un rôle politique comparable. L'année 2011 l'a montré, les gouvernements ont compris la menace » (7). En attendant, donc, ce qui est appelé « intervention militaire » en Syrie est une manière pudique de jouer la montre. Une face immonde et abjecte de ladite « communauté internationale » avec ses ombrelles en parapluies atomiques.

Exagèrerions-nous ? Une appréciation de Lacan sur les bombardements propose une lecture claire de ce qui nous occupe : « M. Fokker (8) se livra à l'étude sur place du mouvement de la queue du milan à une certaine époque de l'entre-deux-guerres, alors qu'il était en train de fomenter de très jolies petites préparations de la manœuvre de l'avion en piqué, parodie dégoûtante — j'espère que vous êtes du même avis que moi là-dessus — du vol naturel. Il ne fallait pas attendre mieux de la perversité humaine. » (9) *Le Monde* rapportait récemment comment les chasses russes pro-syriennes et celles de l'OTAN s'entendent très bien, par les mots d'un haut gradé français : « Nous n'avons eu aucun acte agressif ou suspect de la part de l'aviation russe ». Respirons. L'article s'intitulait « La lente agonie du l'EI, vue du ciel ». La virgule après les initiales de l'Etat Islamique était opportunément placée pour faire lire, peut-être aux dépens de l'auteure, ce dont il s'agissait : l'observateur naturaliste se rince les mirettes à voir de beaux avions, bien que l'on se demande ce que l'on voit de là-haut. Comment ne pas entendre en écho le titre du best-seller de Yann Arthus-Bertrand « La terre vue du ciel » dont les visées étaient pourtant bien différentes ? On apprenait du même élan, dans ce flot de poésie déplacée, que « l'espace syrien est congestionné » (10). Intéressant en effet de savoir que les problèmes d'aiguillages aériens en Syrie posent des questions soulevées également lors des week-ends de grands départs à Roissy. Fermez le ban.



La ville d'Alep, novembre 2016 / AFP

## *Le Dieu unifiant*

Dès lors, les bombardements ne font pas la guerre, au mieux ils la préparent, à défaut ils fabriquent une fraternité sournoise. Le plus souvent, ils fonctionnent comme une « déclaration de ». De quoi ? À quelle question les bombardements en Syrie répondent-ils ? Comme le faisait remarquer Eric Laurent dans une lecture de « Télévision » de Lacan, « ce n'est pas le choc des civilisations, mais le choc des jouissances. Ces jouissances multiples fragmentent le lien social, d'où la tentation de l'appel à un Dieu unifiant » (11).

Des liaisons obscures unissent ainsi les dirigeants de part et d'autre de Damas. À ceux qui pensent qu'il y a attentisme, les dirigeants occidentaux répondent que le départ de Bachar El-Assad n'est peut-être pas une condition nécessaire, que l'on doit faire avec, et font mine de se pousser du col. Ils écrivent dans les faits la forme de leur fraternité, sous le sceau d'une prudence tactique pleine de mots. La fraternité ici n'est pas celle des puissants. Se fait jour la fraternité de ceux qui cherchent le Dieu unifiant. Conséquemment, toutes les occasions sont bonnes désormais pour asseoir la remise en cause de l'État de droit (12).

Il existe donc bien une guerre en Syrie qui nous implique, mais elle n'est pas là où l'on croit. Si la déplacer dans le ciel renvoie les mauvaises fraternités dos à dos en touchant le sol avec des obus, les prouesses aériennes servent d'abord à soulager ceux qui croient dès le tarmac qu'il existe un métalangage, un Autre de l'Autre, un parapluie du parapluie. Bien sûr, la prise d'altitude joue comme une métaphore dont le fil paraîtrait évident : monter toujours plus haut pour fracturer toujours plus fort. Il ne s'agit pas de cela, mais plus probablement d'aplatir tout discours en remettant sa structure dans les mains d'une providence sauvage. Voilà qui en l'état ne résout rien, mais se donne à la fabrique du pire.

1 : La première guerre balkanique opposa la Ligue balkanique (comprenant la Serbie, la Bulgarie, la Grèce et le Monténégro) à l'Empire ottoman, alors au porte de son effondrement définitif. Le terme de balkanisation apparut dans les années 90, lorsque les coordonnées de ce conflit se sont manifestées de nouveau.

2 : Le nombre d'exercices est considérable, puisqu'on en compte, du côté de l'OTAN, au moins 7 par an.

3 : Cf. séquence « Lampedusa, avant-poste de l'Europe » animée par Patricia Bosquin-Caroz et Antonio Di Ciaccia avec le D<sup>r</sup> Pietro Bartolo, invité de PIPOL 8, 4<sup>e</sup> congrès européen de psychanalyse, Bruxelles, 2 juillet 2017.

4 : Un missile dit de croisière est une arme explosive tirée vers une cible désignée à l'avance qu'il atteint en volant à grande vitesse et à très basse altitude. Certains missiles de croisière sont susceptibles de traverser un océan.

5 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Seuil, 1986, p. 276-277.

6 : Notice descriptive du F22 à retrouver [ici](#).

7 : Miller J.-A., « Flashmob, Flashguerilla », *La psychanalyse à l'épreuve de la guerre*, Sous la direction de M.-H. Brousse, Berg International, 2015, p. 212

8 : Lacan fait référence à Anthony Fokker, naturalisé américain dans l'entre-guerre, décédé en 1939, dont le nom est aujourd'hui celui d'une industrie spécialisée dans la fabrication de pièces pour l'aviation civile essentiellement.

9 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre V, *La relation d'objet*, Seuil, 1994, p. 422.

10 : *Le Monde*, 8 juillet 2017, Nathalie Guibert, « La lente agonie de l'EI, vue du ciel ».

11 : Laurent É., « Le racisme 2.0 », *Lacan Quotidien*, n° 371.

12 : Cf. Aflalo A., « La dérive autoritaire de l'état de droit , un symptôme contemporain », *Lacan Quotidien*, n° 718.

L'auteure fait référence à la plaidoirie de Me Sureau, avocat aux conseils, devant le Conseil constitutionnel, à retrouver en vidéo [ici](#) et en retranscription écrite [ici](#).

# POUR LAMPEDUSA



## **Migrants : une ségrégation moderne**

**par Cinzia Crosali**

Ils partent par centaines, déboursent des sommes exorbitantes, démesurées, s'endettent, bien que ce voyage se dirige vers une inconnue sans garanties, chargée de dangers et de menaces parmi lesquels la mort n'est que trop présente. Traversant mers et tempêtes entassés dans des cales insalubres ou à bord de d'embarcations précaires, ils arrivent sur les côtes de Sicile, de Sardaigne, de Calabre et des Pouilles, Ce sont les nouveaux migrants clandestins de la modernité. Dans les eaux maritimes entre les îles de Lampedusa et de Malta, des dizaines de bateaux trop chargées, trop dégradés chavirent avec leur cargaison humaine de désespoir et de rêves. Ces « voyages de l'espoir » sont, presque toujours, destinés à se transformer en cauchemars.

### *Une clandestinité aux yeux de tous*

Cette émigration, il est désormais paradoxal de l'appeler clandestine, du fait qu'elle se déroule sous les yeux de tous, produisant plus de victimes que les guerres que certains ont fuies et que certaines catastrophes naturelles sans obtenir cependant le même écho. Comment est-il possible que ces flux migratoires soient toujours plus importants malgré les informations catastrophiques divulguées sur ces voyages ? Qu'est-ce qui pousse ces personnes à défier le risque de mort pour atteindre l'Europe ? Les guerres et la misère dans leurs pays d'origine sont-elles l'unique raison acceptable ?

De nombreux migrants arrivent sur les côtes de l'Europe attirés par la promesse d'un droit au bien-être qui les soulage de leur vie de privations. Mais, comme pour les innombrables autres migrations de l'histoire de l'humanité, cette promesse n'est pas exaucée. Qui leur a fait cette promesse de bonheur ? La publicité et les programmes de consommations atteignent, par la télévision, internet et les téléphones cellulaires, les coins les plus perdus et les plus pauvres du monde, créant rêves et espérances d'Eldorado à portée de main. Mais les habitants des pays d'Europe, leurs lois, leurs représentants ne font manifestement pas bon accueil à ces attentes de bien-être et de plaisirs : les modes de jouissance ne se partagent pas si facilement.

### *Universalisation – Ségrégation*

Lacan, dès 1967, annonçait une montée exponentielle du racisme et des ségrégations, proportionnellement au développement des marchés communs (1). La ségrégation en ce sens serait le résultat de la réorganisation des groupes sociaux à travers le processus d'universalisation promu par le discours de la science (2).



Comment un processus d'universalisation peut-il produire une ségrégation? Cela semble un contresens. Et pourtant c'est bien le discours de la science et principalement celui des sciences économiques qui établit ce processus dans le réel. Ce sont les sciences économiques qui, gérant les marchés et les moyens de consommation, prescrivent et contrôlent ainsi les modalités de jouissance. Aucune exception n'est tolérée, tout est scientifiquement prévu et contrôlé : la production des biens et des objets, tout comme les besoins des consommateurs.

Comme l'a bien noté Éric Laurent, à la base du racisme, il n'y a pas le choc des civilisations, mais le choc des jouissances (3). La différence de l'Autre, si difficile à supporter, est avant tout différence de son mode de jouir. Chaque tentative de normalisation de la jouissance de l'Autre, du réfugié, de l'immigrant, du différent, produit des effets de ségrégation et de racisme. Apparaissent donc les nouveaux lieux de relégation de la modernité, créés pour parquer les migrants clandestins qui arrivent de la mer: les terrifiants Centres d'accueil et d'identification, entourés de barbelés, surveillés par la police, où s'amoncellent ces « masses humaines » si dérangement et insituables. Dans notre Europe où chacun est invité à jouir de son corps et de ses biens, il est bien difficile se confronter avec le temps de l'Autre, avec l'imprévu, avec l'impensable, avec le risque. Le migrant représente tout cela, il est animé par une urgence, nouée à une altérité qui fait exploser tout calcul de garantie, de sécurité, de prévision.

### *Haine – Altérité*

La rencontre avec l'altérité de l'Autre et avec son mode différent de jouir, toujours hétérogène, est une occasion pour les êtres parlants de rompre avec la nécessité d'une jouissance surmoïque répétitive et illusoirement illimitée pour accéder à une contingence toujours imparfaite, incomplète et en cela inédite. La haine du différent, de l'immigré, de l'étranger, se développe donc quand ces derniers s'approchent trop de nous avec leurs modes différents de jouir.

Jacques-Alain Miller avait souligné, déjà en 1985, que l'intolérance de l'Autre comporte quelque chose de plus que l'agressivité. Cela devient *haine* car elle vise le réel dans l'Autre. Une haine aggravée aussi par l'idée que l'Autre nous vole un peu de notre jouissance. Ainsi les migrants qui arrivent dans les villes italiennes comme dans bien d'autres en Europe sont-ils évalués à l'aune du coût qu'ils ont pour la collectivité. Combien de postes de travail enlèveront-ils aux locaux ? De quelles assistances, médicale et financière, vont-ils profiter, au détriment des autres ? Tels sont les fantasmes où s'actualise ce vol de jouissance. Là se trouve la racine du racisme : « L'Autre est l'Autre à l'intérieur de moi. La racine du racisme, c'est la haine de sa propre jouissance. Il n'y en a pas d'autre que celle-là. Si l'Autre est à l'intérieur de moi en position d'extimité, c'est aussi bien ma haine propre » (4).

La leçon de la psychanalyse propose un parallélisme entre la position de l'immigré et celle du sujet, c'est ce que rappelle J.-A. Miller : « Mais être immigré, c'est aussi, disons-le, le statut même du sujet dans la psychanalyse. Le sujet comme tel est un immigré – le sujet tel que nous le définissons de sa place dans l'Autre » (5).

L'histoire nous démontrera si les nouveaux migrants seront destinés à occuper la position de victimes sacrificielles ou si leur rencontre avec les hôtes européens pourra entamer les malentendus et les contradictions de chacun, ouvrant des chemins de découverte et d'invention.

L'Italie, pour l'instant, et l'Europe, divisée sur ces questions, paient le tribut d'une politique inadaptée à absorber la complexité d'un phénomène qui ne semble pas prêt de s'arrêter.

1 : Cf. : Lacan J. « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits*, Seuil, 2001, p. 257.

2 : *Ibid.*

3 : Laurent É., « Le racisme 2.0 », *Lacan Quotidien*, n°371, 26 janvier 2014.

4 : Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. *Extimité* », leçon du 22 novembre 1985, Inédit.

5 : *Ibid.*

# Rolling Stone pour Lampedusa

par Jean-Charles Troadec

Les migrations de masse sont des faits exceptionnels, mais aux XX<sup>e</sup> et au XXI<sup>e</sup> siècles nous en sommes coutumiers. C'est un phénomène dont les psychanalystes doivent prendre la mesure. Ces migrations nous concernent : elles sont dites « de masse », ce à quoi nous opposerons la singularité de chaque parcours, qu'il s'agit de faire valoir pour à chacun de ces migrants, qui ne manqueront pas d'être confrontés au discours universalisant du « pour tous », ne serait-ce que pour obtenir quelques droits. À chaque parcours sa *rolling stone* (1) propre, pourrions-nous avancer.

Comment le champ social va-t-il s'orienter ? Pendant combien de temps va-t-il ranger les « migrants » sous ce signifiant ? Ce signifiant-maître va-t-il se rigidifier ? Le signifiant « migrant » est de tous les discours et remplace dorénavant celui d'« immigré ». Ce sont des gens qui n'ont pas de place, qui sont assignés à migrer.

Le champ médical n'est pas en reste. Les Américains, les Anglais évoquent déjà une catégorie « migrants » dans la pratique médicale. Cela sera-t-il bientôt une nouvelle entité clinique fourre-tout, avec les protocoles de réadaptation, de rééducation et d'intégration qui s'ensuivent ?

Quelles sont ainsi les modifications induites dans le discours par le passage du terme d'« immigré » à celui de « migrant ». « Immigré » a été pris en charge par une dialectique légal/clandestin qui structure la législation française aussi bien que l'imaginaire qui infiltre les discours politiques depuis de nombreuses années. Nous ne savons pas encore à quelle place « migrant » va s'inscrire au lieu de l'Autre, ni quelle valeur ce signifiant va prendre dans la sensibilité du temps. Les psychanalystes pourraient ne pas être les derniers à participer à la construction de cet Autre préalable à l'accueil des nouveaux venus, qu'ils soient nés ici ou ailleurs, chacun *like a rolling stone* (2).

1 : C'est à la suite de l'épisode de la traite des Noirs américains que l'expression « *rolling stone* » s'est forgée, qui signifie non pas « pierre qui roule », comme il est souvent mal traduit, mais désigne une petite pierre que les esclaves avalaient avant de quitter leur terre.

2 : Bob Dylan, *Like a Rolling Stone*, album *Highway 61 Revisited*, 1965. Refrain :

*How does it feel*  
*How does it feel*  
*To be on your own*  
*With no direction home*  
*Like a complete unknown*  
*Like a rolling stone*

Qu'est-ce que ça fait ?  
Qu'est-ce que ça fait ?  
D'être seul(e) au monde  
Sans foyer où revenir  
Comme un(e) parfait(e) inconnu(e)  
Comme une pierre qui roule



---



# CRISIS IN VENEZUELA

**Jornada Extraordinaria: El psicoanálisis y la libertad de la palabra**  
Con la participación de Guy Briole y Clara María Holguín

**Caracas 23 de julio de 2017**

nel Caracas  
nueva escuela lacaniana



## El psicoanálisis y la libertad de la palabra

Con la participación de  
Guy Briole

Secretario del Bureau de la AMP

Clara María Holguín

Presidenta de la NEL

Sede de la NEL Caracas

Calle Cerro Quintero, Quinta Guadalupe  
Las Mercedes, Caracas

23 de Julio de 2017

10:00am-12:00pm | 2:00pm-5:00pm

0212-9932064/1341

Profesionales: Bs.10.000

Estudiantes (con Carnet): Entrada Gratis

nelcaracas.org.ve

nelsedecaracas



@nelcaracas



info@nelcaracas.org.ve

Quel que soit l'issue des événements qui s'accélèrent actuellement dans la crise au Venezuela, ils auront une incidence profonde sur les conditions de l'existence du discours analytique dans ce pays. Au cœur de ce tourbillon des temps logiques, l'Association Mondiale de Psychanalyse (AMP) se fait présente, non seulement par ses membres qui y habitent, mais aussi par la venue parmi nous du secrétaire du bureau de l'AMP, Guy Briole, et de la présidente de la Nueva Escuela Lacaniana (NEL), Clara María Holguín. Avec les collègues du Venezuela, ils soutiendront l'acte qui démontre qu'un psychanalyste est qui veut ce qu'il désire. Dans le cas présent, soutenir les conditions de possibilité de la liberté de parole.

*Gustavo A. Zapata, Cristina González et Ronald Portillo*

Cualquiera que sea el resultado de los acontecimientos que se aceleran actualmente en la crisis en Venezuela, tendrán una incidencia profunda en las condiciones de existencia del discurso psicoanalítico en este país. En medio de esta vorágine de los tiempos lógicos, la Asociación Mundial de Psicoanálisis (AMP) se hace presente no sólo con los miembros que allí habitan, sino con la venida

del Secretario del Bureau de la AMP, Guy Briole, y de la Presidenta de la Nueva Escuela Lacaniana, Clara María Holguín. Junto a los colegas de Venezuela, van a sostener el acto que demuestra que un psicoanalista es quien quiere lo que desea. En este caso, las condiciones de posibilidad de la libertad de la palabra.

*Gustavo A. Zapata, Cristina González et Ronald Portillo*

---

*Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur*

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6<sup>e</sup> – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6<sup>e</sup> – navarinediteur@gmail.com

*Directrice, éditrice responsable* : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

*Rédacteur en chef* : Daniel Roy (roy.etenot@gmail.com).

*Éditorialistes* : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

*Maquettistes* : Cécile Favreau (Mi-dite) ; Luc Garcia.

*Électronicien* : Nicolas Rose.

*Secrétariat* : Nathalie Marchaison.

*Secrétaire générale* : Carole Dewambrechies-La Sagna.

*Comité exécutif* : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Daniel Roy.

**pour accéder au site [LacanQuotidien.fr](http://LacanQuotidien.fr) CLIQUEZ ICI.**